



VILLEMADAIS D'ANTAN



N° 66

Juin 2011

Les noms des chemins, des rues et des quartiers (2)

Continuons notre inventaire des routes et chemins de Villemade. Et servez-vous, si besoin est, de la carte qui a paru dans le précédent numéro.

Le chemin de Villevieille (de la D927 tout droit jusqu'au Tarn). Nous sommes dans le quartier habité le plus ancien de Villemade. C'est là qu'était située non pas une ville, mais une petite agglomération romaine. Au bout de ce chemin, on pouvait passer de l'autre côté du Tarn au « barri » d'Islemade (« barri », en occitan, signifiant quartier). Sur ce même chemin, à quelques mètres de la grande route, se branche un autre chemin qui va lui aussi jusqu'au Tarn, à l'emplacement d'une vieille maison longtemps en ruine et récemment démolie (voir photo). Il s'agit du « camin borrut », « borrut » signifiant non entretenu, sauvage, sans doute parce qu'il était entouré de ronces et autres épineux. Comme nous l'avons expliqué dans le n° 16 (où il est en photo), il s'agit d'une ancienne voie romaine, donc peut être le chemin le plus ancien de Villemade.

Le chemin de la Vaysse (de la D927 à l'ancienne route de Moissac) : une « vaissa » en occitan est un noisetier.

Le chemin de Borde Haute (de l'ancienne route de Moissac à l'Aveyron) : une « borda » est une ferme, bâtiments et terres, et Borde Haute est le nom de la ferme qui est tout au bout du chemin. Elle s'appelle haute parce que, par rapport à l'Aveyron, elle se situe en amont de Borde Basse.



Le chemin de Raxol (du chemin de Borde Haute au chemin St Pierre) : un « rajòl », c'est un tuyau de fontaine, un petit ruisseau, une gouttière.

Le chemin de Labarthe (de l'ancienne route de Moissac au chemin de Pradès) : une « barta » signifiait à l'origine une terre inondable et non cultivée située sur le bord d'un cours d'eau, donc une terre en friche.

Le chemin de la Pointe : il mène, à partir de la D927, à la pointe de terre entre le Tarn et l'Aveyron, donc au confluent. Au 19^e siècle, il y avait sur ce chemin beaucoup plus de maisons qu'aujourd'hui.

Le chemin du Palais (de la vieille route de Montauban et de la D927 au Tarn) : ce nom existait déjà en 1700. Il ne viendrait pas de palais mais du latin « palatium », lieu protégé par des pieux, des « pals ». Le cadastre de 1827 l'écrit avec un tréma, « Palaïs », probablement parce que cela se prononce ainsi en occitan.

Le chemin St-Hippolyte (de la D927 au Tarn et au chemin du Palais) : c'est le nom du hameau et de l'ancienne église qui se trouvaient au bout de ce chemin sur le bord du Tarn et dont l'existence est attestée dès le 11^e siècle. La paroisse St-Hippolyte a disparu entre 1640 et la Révolution. C'est écrit Saint Hypolite sur le cadastre 1827 (probablement par un employé de bureau qui avait du mal avec l'orthographe !). La 2^e photo représente la croix du quartier.

Le chemin Jean-Boyé (de la D927 au Tarn) : même si un maire de la commune (1808-1818) s'est appelé ainsi, ce chemin portait ce nom bien avant, qui était probablement celui d'un propriétaire ancien.

Le chemin de Lestang (du village jusqu'à la D927) : tout le quartier qui sépare Villemade de Montauban porte ce nom, il le doit à un étang, un « estanh » dont l'existence est attestée en 1582 mais ne l'est plus en 1636 (il a donc été asséché entre ces deux dates).

Le chemin de Peraudy (du chemin de Lestang au chemin de Nauzelongue) : son nom viendrait d'un propriétaire Pèire (Pierre) Audin, ce qui se prononce effectivement en occitan Peraudy.

Le chemin de Maillet (du chemin de Lestang au chemin de Nauzelongue) : le nom vient probablement d'un sobriquet attribué à une personne.

Le chemin de la Pouzaque (du chemin de Lestang au Mortariou et après) : une « posaca » en occitan quercynol est un puisard. C'est un terme que l'on trouve souvent dans la région.

Le chemin de Lestanet (sur la commune de Montauban, à partir du chemin de Lestang) : un « estanhet », c'est un petit étang.

La route de Falguières (du village au chemin des Martinettes) : une « falguièra », c'est une fougère.

Le chemin des Bergeronnettes (de la route de Falguières au chemin de Peraudy) : nom choisi par le maire actuel, Francis Labruyère, en souvenir d'une poésie apprise à l'école avec M. Taillefer, son maître d'école.

Le chemin de Nauzelongue (part du terrain de foot, route de Falguières) : la « nausa » est un terrain marécageux. C'est un terme que l'on trouve souvent entre Tarn et Aveyron.

Le chemin St-Pierre (de la route de Falguières à l'Aveyron), chemin qui menait à un gué permettant de traverser l'Aveyron vers St-Pierre-de-Campredon, ancien nom de la paroisse de Montastruc. L'église est toujours sur le bord de l'Aveyron et a gardé le nom de St-Pierre-de-Campredon.

Le chemin du Gué (de la route de Falguières vers Piquecos) : il conduit au gué (devenu un radier) qui permet de traverser l'Aveyron pour arriver à l'église et au village de Piquecos.

Le chemin de Terrefort (du chemin du Gué à l'Aveyron) : un terrefort est une terre argilo-calcaire, pas facile à travailler mais fertile.

Le chemin des Martinettes (de la route de Falguières au chemin du Gué) : le nom vient probablement de Martin, le nom le plus répandu en France. La forme féminine vient peut être du nom d'une femme qui était veuve et donc chef de famille.

Le chemin de Pradès (du village à l'Aveyron, en parallèle à la grand route) : un « prat », une « prada », c'est un pré, une prairie.

Sur le cadastre de 1827, on trouve les noms d'anciens chemins aujourd'hui disparus : le chemin rural du Tarn ou chemin de Maillol (du chemin de Jean-Boyé au chemin de la Pointe sur les bords du Tarn), le « chemin pour l'exploitation des domaines de M. de Gironde » (après la ferme de Borde Haute. M. de Gironde était un riche propriétaire de Montauban qui avait, entre autres, une ferme à Villemade, Borde haute) et le « chemin de Villemade ou de Pellegrin à La Pointe » (du côté de la Pointe).

Suite dans le n° 67 en septembre...

Proverbe occitan

I a pas pus maissant patron que baillet es estat.

Il n'y a pas de plus mauvais patron qu'un ancien domestique.





VILLEMADAIS D'ANTAN



N° 67 Septembre 2011

Les noms des chemins, des rues et des quartiers (3)

Nous avons donné les noms des rues et des chemins et leur signification dans les deux numéros précédents. Prenons maintenant les noms des **maisons**. N'oubliez pas de vous servir, si vous en avez besoin, de la carte qui se trouve dans le n° 65.

On trouve Borde basse et Borde haute, Saint Hippolyte, Villevieille, Maillet (dont on a déjà parlé dans les numéros précédents).

On trouve aussi :

Poujal : un « pojal » est une montée,

Belle Rive : la maison se situe sur la rive de l'Aveyron ; l'adjectif « belle » signifie plutôt « qui a de la valeur » que belle au sens esthétique,

Perdigou : sobriquet occitan venant de « perdic », perdrix ou « perdigal », perdreau),

Métairie Rouge (voir photo) : le nom provient peut-être de la couleur des briques mais plus vraisemblablement du nom qu'on donnait à certaines auberges, des maisons rouges, et cette maison, située à un carrefour, pourrait être une ancienne auberge,



Douynet : provient sans doute du nom propre Hardouin, dont on a supprimé la première syllabe,

Rau : vient peut être du mot occitan « raus » qui signifie roseau.

Le cadastre de 1827 mentionne aussi Guillounet, à côté de Borde Haute, qui est dérivé de Guilhem, Guillaume, la Bouriette, sur le chemin de Borde Haute : diminutif de « boria », ferme,

la Mouline, sur le Mortarieu

à proximité du chemin de Lestang : cela vient de « molin », moulin, mais pouvait-il y avoir un moulin sur le Mortarieu ?

Le cadastre divise la commune en **quartiers** portant chacun un nom. Il y a les quartiers de Bellerive, Villevieille, la Barthe, Borde basse et Borde haute, Raxol, Perdigou, Terrefort, Métairie rouge, Peraudy, Maillet bas et Maillet haut, Nauzelongue, Lestang, Douynet, Le Poujal, Rau, la Pointe (que le cadastre de 1827 appelle la Pointe d'Aveyron), Pradès, Jean-Boyé (écrit Jeanboyé sur le cadastre de 1827). Nous avons déjà donné la signification possible de ces noms.

Loulmède (à gauche du chemin de Pradès en allant vers l'Aveyron), une olmède est un lieu où sont plantés des ormes.

Mailloil (entre La Pointe et Villevieille), un « mailhòl » est une jeune vigne.

Pescayrolle (vers le chemin du gué), sans doute en rapport avec la « pesca », la pêche.
Boy et Derrière-Boy (route de Falguières), que le cadastre de 1827 écrit « Bauy », le « boï », c'est le buis.

Palette (route de Falguières), origine inconnue.

Les Plantières (chemin de Nauzelongue), un « plantièr » est une jeune vigne.

Les Places (route de Montauban), une « plaça » est un terrain nu, non cultivé.

Cap d'Agnel (chemin de Lestang), tête d'agneau. Pourquoi ce nom bizarre ?

Lissard (sur le chemin de Pradès), un « issart » est un terrain défriché.

Sadoul (chemin St Pierre), « sadol » veut dire repu, rassasié.

Marquais (route de Falguières et chemin de Nauzelongue), écrit Marquaïs dans le cadastre de 1827.

Garrabet (entre chemin de Villevieille et camin borrut) : un « garrabot » est une barque rudimentaire.

Garrel (vienne route de Moissac), « garrèla » veut dire boiteux mais quand il s'agit d'un nom de lieu, « garrel » signifie tortueux.

Bassanne (chemin de Labarthe), Rouxelle (vienne route de Montauban) viennent probablement de noms féminins.

Cayral (chemin St Pierre) : le « caire » est un coin ou une pierre taillée.

Taillefer (route de Falguières) doit être le sobriquet d'un forgeron.

Les Lignes (chemin de Borde haute), la « liga » est souvent la boue.

Menvielle doit être un nom de lieu importé qui est devenu un sobriquet pour lesquels nous n'avons pas de signification à vous proposer. Pas plus que pour le quartier de Taxar.

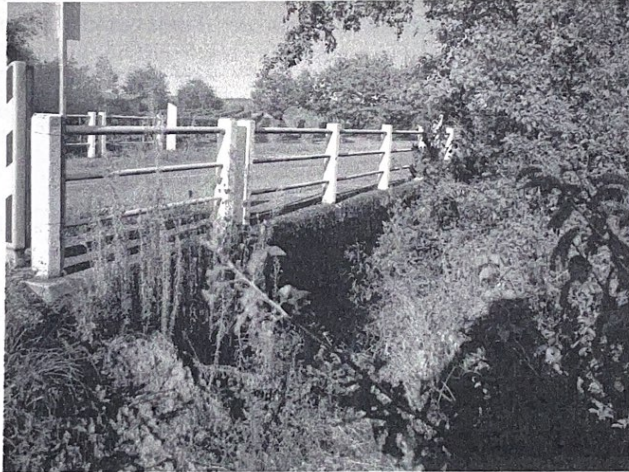
Le cadastre de 1827 porte aussi « Vingt Rasées » (entre Belle Rive et La Barthe, rive gauche du Mortarieu) : la razée est le nom d'une ancienne

superficie, équivalant à 15-20 ares et « Prat Birou » (entre Belle Rive et La Barthe, rive droite du Mortarieu) : le « pré de Biron ».

À notre connaissance, un seul pont porte un nom, celui sur le Mortarieu vieille route de Moissac : le pont aux chèvres (voir photo), mais, dans l'ancien temps, on l'appelait le pont des Crabes. Il est nommé ainsi dans un rapport du conseil municipal de 1881. La « craba » ou la « cabra », c'est la chèvre.

Le Mortarieu voudrait dire ruisseau mort, c'est-à-dire sans courant. On ne peut pas dire qu'il soit très impétueux, sauf quand l'Aveyron en crue l'oblige à déborder lui aussi.

Enfin, le ruisseau de Dagrán aurait quelque chose à voir avec le chiendent, « l'agram ».



Proverbe occitan

Un òme roge, un can borrut son jamais planjuts.

Un homme rouge (qui a une bonne figure, qui paraît en bonne santé), un chien poilu (parce qu'on ne peut pas voir s'il est gras ou maigre) ne sont jamais plaints.



VILLEMADAIS D'ANTAN



N° 68 Octobre 2011

Villemade, pays des fruits (1)

Écoutons d'abord les différents itinéraires de quelques arboriculteurs de Villemade.

- « Juste après la guerre (1939-45), nous avons planté des pruniers Reine-Claude, Bavay, Royale, Monsieur, des pêchers et quelques cerisiers. En 1956, on ajoute de la prune Doulens. En 1965 de la prune Reine-Claude, Bavay, Royale, japonaise (c'est ainsi qu'on appelle les Allo et les Golden Japan), qu'on a arrachés en 1996. En 1966 on plante des pommiers Golden et Reine des Reinettes. En 1975, des pommiers Royal Gala, des cognassiers et des poiriers William ».

- « Jusque dans les années 60, nous faisons de l'herbe et des céréales. En 1968-70, nous plantons des pruniers Allo, Golden Japan, Reine Claude, Bavay. En 1978, des pommiers Golden et rouges Top Red, puis Bertranne en 1980, Gala en 1985, Chantecler en 1990 ».

- « Avant 1950, dans ma famille on cultivait du tabac et des céréales. En 1950, on a planté des pêchers, des cerisiers, puis des pruniers. En 1965 des cerisiers. En 1968 des pruniers. En 1970, des guigniers (la guigne se vendait quand on a planté les arbres mais ne se vendait plus quand ils sont arrivés en production, concurrencée par la guigne congelée des pays de l'Est !). En 1980 des figuiers. En 1985 des kiwis. En 1986 des pommiers, des poiriers. En 1991 des melons (pendant 3 ou 4 ans). J'ai fait aussi de la graine de poireau, de navet (d'autres faisaient de la graine de betterave) ».



- « Dans les années 50, on a planté des pêchers May Flower, JH Halle, Alberta et des pruniers Reine-Claude, Bavay, Monsieur, Royale. En 1957-58, on a planté des pommiers Golden et rouges, puis des poiriers et des cerisiers, puis du raisin de table (chasselas, muscat) et bien plus tard (après 2000), des kiwis.

Avant les années 50, beaucoup de paysans villemadais cultivaient des fraises. « Dans les années 20, tout le monde avait des fraisiers. Un

courtier du nom de Cougoulou qui habitait la commune, une heure avant le passage du train, réceptionnait les fraises à la gare de Villemade et les expédiait par le train à un commerçant de Montauban ». Un ancien se souvient que ses parents en cultivaient un hectare. « On les conditionnait en paniers de 5 kgs et on mettait 4 paniers dans un cadre. Des négociants montalbanais venaient les chercher à domicile le soir (parmi ces négociants, il y avait Poutensan qui est devenu Chauffaille, encore existant aujourd'hui) ou on les amenait chez Clément Ouvrié au village. A une époque, mon père faisait le ramassage des fraises pour un expéditeur ». Pourquoi les fraises ont disparu ? L'un donne cette explication : « Les producteurs se faisaient les plants eux-mêmes et on a assisté peu à peu à la dégénérescence de la variété et donc à la disparition de la production ».

Il y a toujours eu dans les fermes ou dans les jardins des **arbres fruitiers** épars : des pêchers (dans les vignes), des cerisiers, des poiriers, des figuiers, des pruniers, des cognassiers (ces derniers servaient souvent de limites entre les champs). Juste avant la guerre, il y avait quand même quelques rares champs de pêchers et de pruniers. On trouvait aussi des rangées de pruniers ou de guigniers le long d'un champ ou d'un fossé et on appelait cette rangée, comme pour la vigne, un « cance »



C'est après la guerre que des agriculteurs villemadais se sont lancés dans la plantation en grand des **pêchers**. Les pionniers ont été Larroque, Contrasty, Labruyère. On dit même que certains ont pu

construire de belles maisons grâce aux pêches et aussi au muscat (M. Larroque venait trier son raisin, paraît-il, sur la place de l'Église) et c'est ce qui a encouragé les autres à se lancer. L'un se souvient d'avoir planté l'année après la gelée de 1956. Les premières variétés de pêches ont été la May Flower en précoces et la JH Halle en tardives. Il y avait aussi l'Alberta. Vers 1955, les variétés dites américaines sont arrivées, pas meilleures au goût mais plus résistantes : la Fairhaven et la Dixie Red. Sont arrivés à la même époque les brugnons et nectarines. En nectarines comme en pêches, il y avait les blanches et les jaunes.

Les **pruniers** sont arrivés en même temps que les pêchers : d'abord les variétés Royale, Reine Claude, Bavay, Monsieur. Une autre variété ancienne se vendait bien, la prune d'Aste : Clément Ouvrié la commercialisait en Belgique. Puis sont arrivées des variétés américano-japonaises, en particulier les Golden Japan.

D'autres ont planté des cerisiers, des guigniers, des figuiers, des poiriers, des cognassiers, de la vigne à raisin de table (muscat, chasselas). Bien plus tard, sont venus les kiwis et aussi quelques tentatives, vite interrompues, de nashis (poiriers asiatiques).

Les **pommiers** sont arrivés avec les rapatriés d'Afrique du Nord. Le premier a planté en 1954, d'autres ont suivi dans les années 1960. La Société Civile des Vallées (dont le siège était au Saula), propriété de M. Germain (qui avait d'autres vergers, à Grenade et à Castelsarrasin) achète en 1966 40 hectares à Pradès et les plante en pommiers. Beaucoup d'autres agriculteurs ont suivi dans les années 1970. Les premières variétés ont été la Golden, la Reine des Reinettes et la Starking (rouge), puis sont arrivées des Golden améliorées et bien d'autres variétés.

Proverbe occitan

Tot çò que s'amassa de rifa et de rafa (ou : de mica et de maca) s'en tòrna coma s'amassa. Tout ce qui s'amasse de bric et de broc repart comme c'est venu (bien acquis par hasard peut disparaître de même).



VILLEMADAIS D'ANTAN



N° 69 Novembre 2011

Villemade, pays des fruits (2)

Pour tous ces arbres fruitiers, il fallait des plants, et donc des pépiniéristes. On en trouvait quatre à Villemade, tous décédés : Padié, Coyne, Constans Yves et Renaud. Il fallait aussi apprendre ce nouveau métier : il y a même eu des cours de taille par un professeur à Villemade dans les années 1949-50. Et il fallait se tenir au courant des évolutions concernant les formes des arbres pour favoriser le rendement et la facilité du travail, les nouvelles variétés, les traitements... Depuis les années 80, on ne voit pratiquement plus de gros arbres mais des arbres à petits troncs attachés à des fils de fer, qui sont plus faciles à entretenir et à

ramasser.

Le syndicat d'irrigation s'est mis en place en 1977-78. Avant, on se débrouillait. Quand il faisait trop sec, on faisait un trou autour des arbres et on amenait de l'eau avec une citerne. Puis cela s'est modernisé. « Au début, on installait et on déplaçait des tuyaux et des sprinklers (des arroseurs), puis on a enterré les tuyaux en 1978. Par la suite, je me suis équipé d'un enrouleur avec une rehausse pour pouvoir



passer par-dessus les pruniers ». Un autre raconte : « Les années 1947-49 ont connu une grande sécheresse. Nos voisins venaient chercher chez nous de l'eau pour boire et ils menaient deux fois par jour les vaches boire au ruisseau où ils avaient fait un barrage. J'ai le souvenir d'avoir arrosé des melons par une très grande canicule en allant chercher de l'eau au ruisseau avec les vaches et une citerne et mon père m'a dit d'arrêter parce que ça ne servait pas à grand-chose, sinon à me crever et crever les vaches. En 1949, j'ai fait un puits et, avec un moteur, je tirais un peu d'eau ».

Pour les traitements contre les maladies, « au tout début, on faisait avec une barrique en bois sur la charrette et une pompe à main, puis on s'est équipé d'une pompe sur la prise de force du tracteur et une lance (il fallait être 2 ou 3), ensuite on a eu un atomiseur porté puis tracté. On était abonné à une station d'avertissement qui disait quand il fallait traiter ». Il fallait traiter plus de vingt fois par saison mais, là aussi, il y a eu des progrès « Dans les années 90, on a pratiqué la lutte intégrée, ce qui m'a permis d'économiser 1/5° de traitements ».

Les gelées au printemps étaient la hantise et il fallait allumer les chaufferettes avec du mazout. L'heure d'allumage était très importante, ni trop tôt (pour économiser le fuel) ni trop

tard et elle variait selon les champs. Avant d'avoir les thermomètres avertisseurs, il fallait se lever la nuit pour surveiller. L'allumage des chaufferettes était assez sportif : il fallait verser sur le mazout, à l'aide d'une lampe, quelques gouttes d'essence enflammée dans les pots. Le rangement des pots et la récupération du fuel non employé étaient une activité très salissante. Et puis il y avait la grêle. L'un dit : « Je n'ai pas connu de grêle sur les arbres fruitiers mais je me souviens de celle de 1942-43, où on n'a pas vendangé ». D'autres par contre l'ont bien connue et on vu en quelques minutes s'anéantir tout ou une partie de leur récolte. « J'ai connu trois années de grêle : 1993, 1996 et 2000. La 1^o année, j'ai été bien remboursé, la 2^o un peu moins et la 3^o presque pas ». « Les filets protecteurs sont apparus chez nous en 1995 ».

En hiver, on passait de nombreuses heures à tailler, « avec les corbeaux qui volaient au dessus de nos têtes », avec une échelle en fer, qui s'est allégée quand elle est devenue en aluminium. Et puis les plateformes ont détrôné les échelles. « Je me faisais la taille tout seul. Après la taille des cognassiers, j'ai attrapé une tendinite. En 1977-78, j'ai acheté des sécateurs pneumatiques puis, en 1980,



électriques ». Avant les échelles et avant les pommiers, il y avait « l'escarrou », un tronc d'arbre dans lequel étaient insérées des barres transversales servant d'échelons, en somme une échelle à un seul montant. C'était plus facile à placer mais un peu moins stable qu'une échelle, et surtout on se la fabriquait soi-même.

Pour le ramassage des fruits, en été, on employait la main d'œuvre locale : des femmes et tous les jeunes qui voulaient travailler. « Tous les jeunes de Villemade sont passés chez moi », dit l'un avec un sourire. Un autre : « Il y avait beaucoup de jeunes de Villemade et une très bonne ambiance. Après le travail on savait s'amuser (un jour, l'un a reçu un coup de lessiveuse sur la tête mais ça n'a pas été grave). À la fin de la campagne, un repas leur était offert. Ils n'étaient pas déclarés et parfois on avait peur que l'inspecteur ou les gendarmes passent... Les frères Gianico ont travaillé chez moi, ils s'étaient inscrits pour l'année suivante mais ils ne sont pas venus » (il s'agit d'un terrible accident survenu en mars 1970 : les deux frères, l'un allant à Villemade en mobylette et l'autre en revenant en vélo, se sont télescopés, roue contre roue, tête contre tête et sont morts tous les deux). Pour les pommes, qui se ramassaient surtout après la rentrée scolaire, on avait recours à des gens locaux évidemment mais aussi à des espagnols, des maghrébins, des portugais... « À partir de 1981, il a fallu déclarer les salariés à part entière alors qu'auparavant une simple assurance suffisait ».

Proverbe occitan

Lo que lènc va cercar, trompat es o trompar va.

Celui qui va chercher loin est trompé ou va tromper (celui qui sort de son domaine se fera avoir ou cherche à avoir les autres).



VILLEMADAIS D'ANTAN



N° 70 Décembre 2011

Villemade, pays des fruits (3)

La **commercialisation des pêches et des prunes** se faisait comme la fraise : chez Clément Ouvrié ou avec les négociants montalbanais. Il y avait aussi un marché important à Montauban, Halle Ligou (là où est maintenant l'esplanade des Fontaines). La pêche de Montauban était réputée et des négociants venaient d'un peu partout dans la région. La pêche était conditionnée dans des plateaux sur un rang, les nectarines se présentaient sur 2 rangs. On était payé tout de suite. Un autre raconte qu'au tout début il amenait les fruits au marché Arnaud Bernard à Toulouse avec une B14, puis une C4, puis une Prairie. D'autres vendaient les fruits d'été sur le marché de Moissac.

La pomme, elle, était conditionnée à la ferme par la plupart des producteurs et ensuite commercialisés par un expéditeur sur le marché français ou à l'exportation.



Quand on parle de commercialisation, il est impossible de ne pas parler des faillites des expéditeurs : Périé de Lafrançaise en 1991, Starfruit installé à Villemade en 1991 et qui fait faillite 3 ou 4 ans après, Groc de Montauban en 1998 ou 1999, et aussi Valès, Boutonnet. Dans le cas de faillite, on attend que les biens soient vendus et ce qui reste est partagé entre les créanciers. Certains agriculteurs avaient eu la chance ou le nez de quitter l'expéditeur à temps mais d'autres y ont perdu des plumes. « J'ai eu affaire deux fois à des faillites d'expéditeurs, j'y ai

laissé à chaque fois 30.000F ». Les agriculteurs subissent à la fois les prix (« Du temps de Clément Ouvrié, on était payé le lendemain, les expéditeurs payaient un mois après. Pour la pomme, on pouvait avoir un acompte mais on n'était payé que quand l'expéditeur avait sorti la pomme des ses frigos et l'avait vendue ») et aussi l'évolution du goût des consommateurs et des nécessités de la commercialisation.

Tous se souviennent de ce qu'on appelait le retrait : pour assainir les marchés, on jetait une certaine quantité de fruits. Un salarié se souvient avoir jeté dans un champ deux remorques entières de pêches mûres à point recouvertes ensuite de fuel. Un ancien raconte que, pour mieux vendre ses fruits, il avait fait l'expérience de la vente directe : à plusieurs, ils partaient avec un camion chargé de pêches sur la côte atlantique et ils les vendaient sur les plages.

L'un résume la situation : « La production des fruits a marché en gros jusqu'en 1985 ». Un autre : « Les fruits ont été difficiles au début, intéressants dans les années 70-80, puis à nouveau difficiles. Aujourd'hui, la pêche a presque disparu (la gelée de 1981 lui a été fatale, les circuits commerciaux se sont orientés vers le Languedoc-Roussillon et la Provence, il n'y a plus de marché d'expédition de pêche dans le Tarn-et-Garonne) ». Un autre parle de l'année 1991 qui a connu une grave gelée suivie d'une très grosse production en 1992 et en conséquence la mévente.

Le poirier a lui aussi pratiquement disparu, à cause d'une maladie, le feu bactérien, qui résiste à tout traitement et qui se propage très rapidement.

Restent les prunes, les kiwis et les pommes et quelques arboriculteurs qui vont se compter sur les doigts d'une main.

Merci à P. Maurabis, F. Maye, JC. Buzenac, R. Constans, JP Nègre, E. Combébiac, G. Miramon et JM. Wyremback d'avoir bien voulu faire parler leurs souvenirs et leur expérience.

Voici **une très vieille chanson occitane** que nous empruntons à « Chansons du pays d'Oc », d'Emmanuel Solville, éditions du Rouergue :

Las filhas del Saula et de Vilomada Les filles du Saula et de Villemade

1	2	3
Las filhas del Saula e las de Vilomada sur la riva van dansar mai d'un cop dins l'annada. Los joves fringaires, quand las veson passar, larideta, los joves fringaires las van far tornejar.	N'es plus lo temps de la dansa ! Doman, dins la segada, filhetas, cal trabalhar, La sega es començada. Los joves segaires, quand voldres garbejar, larideta, los joves segaires vendran vos adujar.	Plus tard, avant vendemia, lavarem la bugada. Apei, vos caldrà filar, l'ivern, dins la velhada. Los joves lauraires, en quitten de laurar, larideta, los joves lauraires vendran vos passejar.

1	2	3
Les filles du Saula et celles de Villemade sur la rive vont danser plus d'une fois dans l'année. Les jeunes galants, quand ils les voient passer, laridète, les jeunes galants vont les faire tourner.	Il n'est plus temps de danser ! Demain, dans les blés, fillettes, il faut travailler, La moisson est commencée. Les jeunes moissonneurs, quand vous voudrez faire les gerbes, laridète, les jeunes moissonneurs viendront vous aider.	Plus tard, avant les vendanges nous ferons la lessive. Après, il vous faudra filer, l'hiver, à la veillée. Les jeunes laboureurs, quand ils arrêteront de labourer, laridète, les jeunes laboureurs viendront vous promener

4	4
E l'ivern se passará, e l'erba, dins la prada, amb'el printemps possará. La dalha es agusada. Als joves dalhaires, avant de fenejar, larideta als joves dalhaires poiren vos maridar.	Et l'hiver passera, et l'herbe, dans le pré, avec le printemps poussera. La faux est aiguisée. Aux jeunes faucheurs, avant de faire les foins, laridète, aux jeunes faucheurs, nous pourrons vous marier.